

Il dit son mot sur le centenaire de Flaubert. Grâce à lui enfin, vous n'ignorez rien de la physionomie hirsute de M. André Lefebvre, non plus que de la phrase historique qu'il vient de prononcer et où il est dit entre autres que l'Allemagne est actuellement « la même qu'en 1916 dans le sang de Verdun. »

Mais, car il y a un mais, le maréchal Foch « passe », entre une annonce de la crème qui donne un teint de lys et les alléchantes casseroles, Flaubert et Molière entre les pronostics pour les courses d'Auteuil et les Foies gras Untel. Quand à M. André Lefebvre et à sa phrase sur le sang de Verdun, ils précèdent le cours de la Bourse et succèdent à cette admirable et reconfortante invite de telle ou telle boîte de nuit « Venez tous chez moi, rue Pigalle. On soupçra, on dansera, on chantera, on boira beaucoup de champagne, on s'amusera. »

Et ainsi le « Pathé-Ciné », démontre chaque soir à des milliers de bons bourgeois, qui d'ailleurs, n'en ont cure, que nos grands hommes de tous poils servent d'enseigne à un fabricant de foies gras ou à un tenancier de boîte de nuit. Que tout est annexé, digéré, manœuvré par le commerce et la finance et qu'ils doivent être fiers d'être Français quand ils contemplent leurs grands-hommes-sandwichs.

Entre temps, et comme corollaire, le théâtre devient le témoin de certaines scènes de fascisme fort symptomatiques.

Les jeunes et vieux nocurs de la Ligue des chefs de section ont décidé l'autre quinzaine de censurer une pièce de M. Charles-Henry Hirsch : « La Danseuse rouge », et ils ont invité l'auteur à comparaître devant eux en accusé.

Ces messieurs prétendent à régenter le théâtre comme la rue.

Nous connaissons bien Binet-Valmer et ses amis, et cette pudeur réclamière qui les pousse à s'insurger contre la représentation au théâtre ou à la vie des amours et de la mort d'une Mata-Hari, nous paraîtrait parfaitement ridicule, si elle n'était pas ignoble.

Il s'agit, en effet, de servir une coterie d'écrivains, patriotes impuissants, et de se venger du souvenir d'une femme qui fut belle et facile de mœurs. La personnalité de Mata-Hari n'est pas en cause; elle était comme tant d'autres femmes, comme tant d'autres journalistes, industriels et financiers, méprisables, au service de la guerre, au service de la même internationale de meurtre et de rapport que soldats français ou allemands nous servions aussi à notre manière, mais il y a dans la rage, de Binet-Valmer contre elle, comme le dépit dégoûtant de ne l'avoir pas possédée; il y a chez eux comme une muflerie obscène de viveurs devant une morte.

ET puisque nous sommes sur le chapitre des trahisons, rappelons une intéressante publication que fait M. Maurice Paléologue, dans « la Revue des deux mondes ».

Elle éclaire singulièrement la culpabilité de ceux qui, au lendemain de la première révolution russe se refusèrent à voir la vérité sur l'acheminement de la Russie vers la paix et le bolchevisme et qui prêtent encore à Kerensky des intentions de sauveteur.

L'ancien ambassadeur à Petrograd note, à la date du

6 janvier 1916, qu'une réunion secrète des chefs des divers groupes socialistes venait d'avoir lieu sous la présidence du député travailliste Kerensky, afin d'examiner le programme d'action révolutionnaire établi par Lénine, réfugié en Suisse. Au cours de cette réunion, l'accord se fit sur les points suivants : les défaites répétées des troupes russes, les scandales de Raspoutine et les légendes terribles courant sur le compte de l'impératrice avaient achevé de discréditer le tsarisme dans l'esprit des masses ; le peuple ne comprenait plus ni le motif ni le but de la guerre; les difficultés économiques s'aggravaient sans cesse, de telle sorte que dans un avenir plus ou moins prochain la Russie serait obligée de répudier ses alliances et de conclure une paix séparée. Ce n'était pas cela qui préoccupait les chefs socialistes, mais ils considéraient que si cette paix était négociée par le gouvernement impérial, elle serait réactionnaire, monarchique, tandis qu'ils voulaient, eux, qu'elle fût démocratique et socialiste. Kerensky aurait alors clos le débat par cette conclusion pratique : « Aussitôt que nous verrons venir la crise finale de la guerre, nous devons renverser le tsarisme, prendre nous-mêmes le pouvoir et installer une dictature socialiste. »

M. Paléologue tenait ces propos d'une personnalité de l'Okhrana. Il faut retenir de son aveu que le Quail d'Orsay était parfaitement renseigné sur la situation réelle de la Russie un an avant la Révolution. Il ne rend que plus odieuse l'attitude opposée par N. Noulens à Sadoul qui affirmait en 1917 la nécessité pour la France de reconnaître ce qui ne pouvait pas être évité.

Mais la France croit toujours à la République démocratique russe, sinon au tsarisme. C'est ainsi qu'elle accueillait avec la plus sympathique émotion, il y a quelque temps, le livre sauvagement contrerévolutionnaire publié par M. Arhadi Avertdenko : « Douze coups de couteau dans le dos de la Révolution. »

Le titre est d'un valeureux nettoyeur, homme de précaution, évidemment, chevaleresque à sa façon. Dans une Pravda de novembre, il a trouvé une critique qu'il n'avait pas escompté : Lénine lui-même.

Et ce critique n'a d'ailleurs que la louange à la bouche.

Avec un talent étonnant, dit Lénine, Arhadi Avertdenko dépeint les impressions et les états d'âme de la vieille Russie, de cette Russie qui mangeait et se goinfrail, de cette Russie des grands propriétaires et des riches industriels.

L'auteur a de véritables envolées lorsqu'il parle de mangeaille : la manière dont les gens riches mangeaient dans la vieille Russie, la manière dont, à Pétersbourg, pardon! à Pétersbourg, ils banquetaient pour 40 ou 50 roubles. L'auteur décrit tout cela avec une véritable volupté. C'est bien cela, qu'il connaît, qu'il a vécu, et qu'il a senti; là, il ne commet aucune erreur. Là, la compétence et la vérité sont au-dessus de toutes louanges.

Comme cela va bien avec les conceptions de M. Louis Forest (nous l'évoquions dernièrement ici) préconisant le relèvement de la France bourgeoise par la Semaine Brillat-Savarin et traitant, dans la langue du Matin, ceux qui risquaient de trouver ses moyens aussi odieux que simplistes, de « sots qui ne comprennent rien à rien ».

Un an de Politique Extérieure Russe

Par Robert PELLETIER

La Russie s'est trouvée au commencement de l'année 1921, dans une situation politique extérieure assez difficile.

L'année 1920 avait été marquée par la guerre polonaise et la guerre de Crimée. L'agression formidable de Pilsudski concertée avec l'aventure Wrangel avait imposé au peuple russe un effort prodigieux pour contrebalancer ce que l'appui technique et financier des Alliés donnait d'avantages aux ennemis de la Révolution russe.

Avec des moyens de fortune, l'armée rouge ramena l'envahisseur polonais à son point de départ et força Wrangel que M. Millerand avait eu l'imprudence de reconnaître à quitter définitivement la Crimée.

Lorsqu'en décembre 1920 le Congrès panrusse des Soviets se réunit à Moscou, il constata que pour la première fois depuis la Révolution d'octobre la Russie était en paix.

Paix combien précaire et remplie de dangers ! Si les Soviets pouvaient se féliciter d'avoir résisté à la tourmente et lassé les coalisés, néanmoins il leur fallait bien reconnaître que l'année 1920 emportait de grands espoirs déçus.

Les peuples qui dans l'un et l'autre camp avaient participé à la guerre de 1914, n'en avaient pas tiré les leçons nécessaires. Aucune rénovation ne s'était faite. Les nations après s'être « épuisées pour le néant », reprenaient fatiguées, avilies, leurs anciennes routes et se courbaient sur le labeur plus dur qu'autrefois sous l'œil des maîtres du passé.

La Révolution russe, qui avait cru être le point de départ de la Révolution mondiale, restait isolée. Quelque sympathie qu'elle eut inspirée aux travailleurs du monde entier, ils n'avaient pas su ou ils n'avaient pas pu lui tendre la main. Pour un temps indéterminé la Russie restait la seule république socialiste du monde.

Et il fallait vivre, c'est-à-dire comme tout organisme vivant avoir des rapports avec l'extérieur.

La tâche de 1921 allait donc être d'organiser ses relations avec le monde capitaliste qui l'entourait.

LES ETATS LIMITOPHES

La Pologne. — Au début de l'année les négociations pour le traité de paix se poursuivent à Riga. Les pourparlers sont longs et difficiles. La Pologne semble vouloir gagner du temps. A la fin de février les travaux n'avancent plus du tout. Au commencement de mars éclate la rébellion de Cronstadt. Mais quinze jours

après elle est complètement écrasée. A partir de ce moment les négociations suivent un cours plus rapide, et le 20 avril le Comité panrusse des Soviets ratifie le traité conclu entre la Pologne d'une part et « la République russe, la république de Ruthénie blanche et la République d'Ukraine », d'autre part.

Cela ne signifie pas que depuis ce jour les relations polono-russes aient été excellentes. L'application du traité de Riga, notamment en ce qui concerne l'échange des prisonniers, a soulevé maintes difficultés et la commission russe de rapatriement a eu mille fois à se plaindre de la mauvaise volonté des autorités polonaises.

Il y a eu plus grave encore. La Pologne a abrité et abrite encore d'innombrables contre-révolutionnaires russes. Savinkov, Balakovitch, Peremykine, Petlioura ont trouvé auprès des autorités polonaises accueil et protection. Les protestations de la Russie ont forcé Boris Savinkov à quitter la Pologne, mais son organisation subsiste et il la dirige de Dantzig.

Les troupes rouges, le mois dernier, en rejetant vers les frontières polonaises et roumaines les bandes de Petlioura et de Tioutiounik ont saisi des papiers qui prouvent que l'Etat-Major Polonais et Pilduski lui-même, soutiennent de leur argent et de leur complicité les bandes d'aventuriers qui de temps à autre font des incursions en pays soviétique.

L'été dernier, il s'en fallut de peu que sous la pression de la France la Pologne ne recommençât la guerre avec la Russie. Les risques de l'aventure apparurent assez gros pour faire résister au dernier moment le gouvernement de Varsovie. Néanmoins le danger de graves complications russo-polonaises subsiste. Ce danger n'est pas à Moscou.

La Russie qui veut la paix parce qu'elle en a besoin et parce qu'elle le sait, fait tout en son pouvoir pour exécuter le traité de Riga. Mais les forces belliqueuses sont du côté de Pilduski, grâce à ses attaches avec les contre-révolutionnaires russes et le consortium de banques, en majorité françaises, qui ont littéralement acheté la Pologne et qui désirent fortement une rectification de frontière.

La Roumanie. — Le gouvernement de Bucarest, s'est, en 1919 emparé d'une province russe, la Bessarabie. Après un semblant de consultation populaire, à laquelle n'ont participé que les membres d'une association nationaliste roumaine, l'annexion de la Bessarabie à la Roumanie a été proclamée.

